

Jean-Jacques Tchikladzé

# **Histoires Fantastiques**

La Closerie des Brandes

Le vieil Homme et les Visiteurs

Le Fantôme du Procureur

La Closerie des Brandes.....	page 3
Le vieil Homme et les Visiteurs....	page 81
Le Fantôme du Procureur.....	page 131

En couverture : armé d'un arc sans flèche, ce sagittaire insolite – reproduction d'une ancienne miniature géorgienne – ne figure-t-il pas les luttes incertaines que l'homme mène contre son côté inhumain ?

© Jean-Jacques Tchikladzé

# **La Closerie des Brandes**

## **PROLOGUE**

Vous pourriez penser que, vieux de plus d'un demi siècle, les événements extraordinaires que j'ai vécus jadis à la Closerie des Brandes ne me laissent plus aujourd'hui qu'un souvenir vague et sans importance.

Ces faits, hélas, sont restés gravés dans ma mémoire, empreints d'une netteté dérangeante et brutale. Même si parfois mon esprit a pu les refouler quelque temps, il n'est jamais parvenu à en oublier le moindre détail, il n'a jamais su se soustraire au magnétisme puissant qu'ils ont exercé sur mon existence.

Depuis longtemps pourtant, j'ai mobilisé tous mes efforts, toute ma volonté, toutes mes ressources psychiques conscientes pour contrer ce poison. Il a toujours réussi à s'infiltrer dans les sphères incertaines ou inconscientes de mon esprit, à y semer un désordre latent et parfois un obscur désarroi.

Et puis, voici peu, l'horreur a resurgi, réapparition brutale et violente de ces maléfices surannés que je croyais révolus.

Ces forces occultes et perverses s'exercent de nouveau avec leur véhémence originelle et, je le sens, elles tentent d'emporter mon esprit affaibli par l'usure du temps vers d'épouvantables horizons.

Je sais bien que, tel un somnambule hanté par son cauchemar, il me faudra, un jour prochain, retourner à la Closerie. J'ignore le sort qui m'y attend.

## CHAPITRE PREMIER

Je n'avais guère plus de vingt-deux ans lorsque, sur le conseil d'un oncle, le seul parent qui me restait, je me suis présenté, un soir d'automne, à la Closerie.

Nous verrons que ce lieu n'était sans doute pas le plus recommandable pour un être fragile mais tel était mon destin. Et mon oncle avait raison sur un point : accablé par la rigueur et l'atrocité des deux années que je venais de passer au combat en Algérie, j'avais besoin de repos et de calme.

Cette guerre avait épuisé mes forces physiques et morales. Comme beaucoup d'autres, j'avais été exposé aux privations, au froid glacial des nuits d'hiver, à la chaleur indicible de l'été et aux dangers surnois des actions militaires en terrain difficile.

Ces opérations, dites « de maintien de l'ordre », avaient semé en moi le désordre, un désordre considérable et perturbant. Elles m'avaient transformé en un être rustre et instinctif prêt, comme l'étaient sans doute nos

ancêtres primitifs, à toutes les laideurs pour conjurer sa peur ou sauver sa peau.

Comme au creux des oueds tant de fois ratissés, comme pendant les postes de garde dans la nuit noire, le moindre bruit me faisait encore sursauter et chercher fébrilement, le cœur battant, l'arme que je ne portais plus.

Disons-le plus clairement encore : j'étais meurtri et abîmé ; je n'étais plus moi-même.

– Tu verras, la Closerie est un lieu retiré. Il y règne un calme absolu et Willy Peeters, le maître des lieux, est un vieil original dont la bonté est sans limite. Il prend en pension des proches, des personnes dans l'ennui et des habitants des environs qui ont besoin de secours. J'y ai séjourné trois mois après la mort brutale de ta tante, voici une quinzaine d'années. J'en suis revenu apaisé et solide.

\*

Je me rappelle bien mon arrivée à la gare de Château-roux, l'attente de l'autocar qui me permettait de poursuivre jusqu'à Martenay et, là, ma rencontre avec le vieux « père Camille » qui, c'était convenu, devait m'attendre au volant de sa 2 CV pour éviter de stationner trop longtemps debout en cas de retard.

Il n'était pas bavard, le père Camille ! Au demeurant, son langage était si différent du mien que je le comprenais à peine.

– J'parie qu'v'êtes ben las ! A-vous soué ?

– Comment ?

– Si v'avez soué, v'nez donc bouère un coup cheu Marcel !

– Ah ! Non... merci. La Closerie n'est pas loin, je crois...

– Pas loin... Pas loin... C'est q'ma béroutte roule pas vite... et le ch'min est dev'nu ben chéti là où le mur de la « genvoyée » a fondu ! Faudrait point dériper dans l'foussé...

Je ne compris l'essentiel de cette phrase qu'un peu plus tard alors que la voiture frôlait le fossé boueux et profond de la route étroite qui conduisait à notre but. Il fallait en effet éviter un muret effondré sur la chaussée, un parapet construit par quelque responsable local de la voirie... l'agent voyer... la « genvoyée » pardi, devinai-je à retardement.

Puis, à ma grande surprise, le trajet dura longtemps encore, sur un chemin cahoteux serpentant entre les brandes qui bordaient une épaisse forêt d'un côté et une vaste étendue d'eau de l'autre. Il me semble qu'un bon marcheur aurait pu nous doubler.

Un voile de brume se dessinait au loin. Je compris qu'il s'étendait peu à peu et qu'il ferait bientôt disparaître

ce décor austère pour le transformer en une grisaille opaque et obscure plus sinistre encore.

Il faisait nuit quand la « bérquette » franchit un imposant porche de pierre dont le père Camille referma les deux vantaux géants dès qu'il eut mis pied à terre.

Un chien aboyait furieusement et, déjà dans le lointain, une chouette répétait avec assiduité son hululement lugubre.

L'air frais et humide me fit du bien et je ressentis peut-être un furtif sentiment de bien-être. Furtif seulement... car un hurlement pathétique, le cri épouvanté d'une femme, me glaça tout à coup. Et je tremblais encore lorsque le père Camille me tira par le bras :

– V'nez donc. C'est ren. C'est Juliette. Elle a des hallunitions ou quèque chose comme ça ! On s'habitue...

Mon oncle avait vanté la qualité de l'accueil que Willy Peeters réservait à ses visiteurs. Je m'attendais donc à faire sa connaissance mais c'est une sexagénaire peu amène qui m'attendait, une de ces personnes volontaires et solides qui savent ordonnancer sans état d'âme et sans aménité le monde qui les entoure :

– Ah ! Vous voilà enfin, jeta-t-elle d'un ton bourru. Sui-vez-moi. Louise va réchauffer votre dîner. Camille, tu peux retourner dans ta chambre.

Comme le bonhomme hésitait, elle poursuivit, d'un timbre peut-être moins sévère :



– Ah, tu as soif, pardi ! File chez toi. Louise va t’apporter un verre de rouge... mais ne tarde pas à te coucher.

– Ben le bonsouère ! me dit l’homme portant la main à sa casquette avant d’ajouter un « merci Raymonde » appuyé.

En suivant la matrone dans les méandres d’un long corridor, un véritable labyrinthe, je compris que le plan de la Closerie était complexe et que je m’y perdrais sans doute plus d’une fois.

Après un long parcours et de nombreux détours, nous étions probablement revenus à proximité de notre point de départ car les gémissements pitoyables de Juliette se faisaient de nouveau entendre après avoir quasiment disparu. Peut-être étaient-ils moins violents qu’auparavant, comme étouffés ou contraints.

Voyant que je prêtais l’oreille, Raymonde intervint :

– Ne vous tourmentez pas. C’est la folle. Willy et Mathilde la font revenir à la raison.

– Qui est Mathilde ?

– Mathilde ? C’est la petite-nièce de Willy... un peu dérangée elle-aussi... Une santé fragile ! Tant de décès autour d’elle !

– Des décès ?

– Oui... ses parents... un accident... pas de chance ! Bon ! Mettez-vous à table. Je vais voir ce que fait

Louise... Louise est notre cuisinière... elle a pourtant dû entendre aboyer Robur ! Elle sait bien que vous êtes rendu. Au fait ! Si vous voulez passer aux toilettes... au bout du couloir tournez à gauche puis droite, droite et gauche.

Je dus me tromper car je parvins à l'entrée d'un corridor étroit où une demi-douzaine de personnes plus caricaturales les unes que les autres se tenaient, l'air tourmenté, dans l'entrebâillement de leur porte. Elles s'inquiétaient évidemment des lamentations tragiques qui provenaient d'un endroit tout proche.

La tête d'une mégère échevelée se tourna vers moi et, comme dans un réflexe de défense, elle cria :

– C'est pas ici ! Retournez-vous-en.

La bonne femme disparut dans sa chambre. La porte claqua. Dans l'instant, toutes les têtes du couloir se cachèrent et une rafale de portes claquées m'atteignit en plein cœur.

– Eh bien ! Je ne suis vraiment pas le bienvenu dans cette maison, me dis-je, restant bêtement cloué dans ce corridor, pantois et attristé.

Entre temps, les cris de la folle s'étaient transformés en geignements plaintifs.

Au bout du couloir, une jeune femme apparut brusquement et se mit à courir dans ma direction. Lorsqu'elle me vit, elle stoppa net, battit en retraite à pas lents sans me perdre de vue puis, se retournant d'un bond, elle s'enfuit en courant. Je me dis que toute personne raisonnable

aurait poursuivi son chemin dans ma direction, qu'il devait s'agir de Mathilde, qu'en effet elle semblait un peu folle et que je la reconnaîtrais aisément grâce à ses cheveux blonds et frisés.

Je m'empressai de partir à mon tour et me trouvai bientôt à table dans la salle à manger immense et sinistre dans un coin de laquelle mon couvert était mis sur une table minuscule.

– Décidément, tout va de travers depuis votre arrivée, me dit Raymonde à son retour. Je suppose que Louise est partie aider Willy... et votre dîner a brûlé. Je vous apporte ce que j'ai pu extraire de la poêle... Derrière vous, vous trouverez des pommes et une chopine de rouge. Je reviens dans un moment pour vous montrer votre chambre. Bon appétit !

Après avoir croqué mon dernier quartier de pomme, je buvais un fond de verre de vin rouge, une cuvée peu recommandable je vous assure, quand un faible grincement me fit sursauter. Instinctivement, je bondis de mon siège tout en cherchant mon fusil.

Dans le coin le plus éloigné de la salle à manger, j'eus le temps de voir disparaître derrière une tenture une épaisse chevelure blonde. J'entendis une porte se refermer doucement puis je m'aperçus qu'une voix de femme véhémement mais étouffée se répandait en invectives au-delà de cette porte.

Je reconnus les intonations rogues de Raymonde ; elle entra bientôt dans la salle à manger par un autre accès et, manifestement irritée, elle me conduisit vers ma chambre après m'avoir jeté un peu aimable « Dormez bien ».

Longtemps après, au moment où je sombrais dans le sommeil, de poignants appels au secours me firent sursauter et chercher de nouveau mon arme imaginaire.

Ces lamentations durèrent assez longtemps. Je me rendormis dès qu'elles se calmèrent et c'est le chant du coq qui me réveilla au petit matin.

## CHAPITRE 2

Il faisait à peine jour. Mon premier réflexe fut de me diriger vers la fenêtre, d'en tirer le rideau et d'observer les lieux. À travers un brouillard incertain et mouvant, j'apercevais un vaste espace qui paraissait clos. Je ne reconnaissais pas l'endroit où la « béroutte » m'avait déposé. Il s'agissait donc d'une autre cour. Celle-ci était immense, entourée de bâtiments bas et contigus qui l'isolaient de l'extérieur :

– La Closerie, murmurai-je. Une cour de prison...

Pas tout à fait car, à la faveur d'un léger souffle d'air, je pus distinguer sur ma droite une arcade monumentale grand ouverte sur un monde entièrement masqué par la nébulosité. Certain qu'un parcours dans la nature me ferait du bien, je m'habillai en hâte et, sans bruit, je parvins à sortir du réseau de couloirs, à franchir l'arcade et à partir en petites foulées vers la gauche, longeant le mur extérieur de la Closerie puis une grange qui en était séparée d'une vingtaine de mètres et qui était encore fermée à cette heure.

Je courais sans but dans le nuage épais voyant, dans un rayon d'une dizaine de mètres autour de moi, des brandes à gauche, des genêts et des fougères flétries à

droite et, devant moi, le chemin dont le tracé se révélait progressivement.

Une ombre noire se dessina subitement, me faisant face. Je stoppai net, la silhouette fit de même et tout se figea. Je réalisai très vite qu'une forme aussi noire, élancée et verticale ne pouvait être que celle d'un être humain et j'avançai lentement.

– Ah ! Vous êtes le nouveau, clama une voix enjouée. Moi, c'est Willy. À la Closerie, nous n'avons que des prénoms. Pas de patronymes. Votre oncle m'a dit que vous vous appeliez Gérard ; malheureusement ce prénom n'est pas libre... Ici, Gérard, c'est le maître bricoleur... un homme précieux dans un pareil ensemble. Voyons... il faut que nous trouvions une autre idée... Votre oncle m'a dit que vous étiez modeste... alors prenons-le au mot. Qu'en dites-vous ?

– Rien. Je n'en dis rien... Si je comprends bien, il faudra de toutes façons que je m'habitue à un nouveau nom... Pourquoi pas Modeste ?

C'est ainsi que je fis la connaissance de l'étonnant maître des lieux, un septuagénaire sans doute, un individu de grande taille, de faible corpulence, visage poupin, un peu rougeaud, cheveux gris, moustache blondasse aussi large que le sourire qu'elle coiffait. Je l'accompagnai un instant, rebroussant chemin à son côté, conversant avec lui, écoutant ses propos sur la Closerie, ses habitants, leurs habitudes...

– Au fait, lui demandai-je, j’ai entendu une femme hurler hier soir...

– Bah, ce n’est rien. Une jeune fille d’ici que sa mère m’a confiée avant de mourir. Une personne que je crois, au fond, saine d’esprit même si, de temps à autre, elle sombre dans des états bien étranges ou dans des crises de délire invraisemblables. C’était le cas hier soir. Je dois la calmer... je suis médecin, vous le savez sans doute.

– Non, mon oncle ne me l’a pas dit.

– Peu importe. Voyons : puisque nous arrivons à la Closerie, mieux vaut que je vous libère pour votre parcours matinal. Courez, marchez, profitez de la tranquillité du lieu et de l’espace. Vous vous trouvez à l’intérieur d’une propriété entièrement fermée : une clôture électrifiée à cause des bêtes. Même si vous voyez, ici ou là, des passages permettant à un homme de franchir les câbles pour sortir, je vous conseille de ne pas le faire... surtout du côté de la forêt... vous vous perdriez... et puis elle présente certains dangers.

Je repris ma course et j’atteignis assez vite la limite de l’enclos en bordure de forêt non loin d’un chêne colossal. Comme la clarté de l’aurore ne faisait qu’épaissir la chape vaporeuse qui enveloppait tout, je me dis qu’en suivant le sentier de ronde intérieur qui se dessinait le long des câbles électrifiés, je pourrais si besoin revenir sur mes pas jusqu’à cet arbre séculaire et retrouver aisément la Closerie. Je poursuivis donc mon exercice

physique matinal, clôture et forêt à ma gauche, brandes, lande et mares à ma droite.

– Vas-y, Modeste ! murmurai-je, gouailleur, en piquant un sprint.

J'avais à peine parcouru deux kilomètres qu'une imposante masse blanchâtre s'esquissa entre les arbres de la forêt. En approchant, je vis qu'il s'agissait d'un bâtiment effondré que la végétation commençait à recouvrir. Cessant de courir, avançant à pas lents, exhalant des volutes d'air chaud à chaque expiration, je vis apparaître une puis deux autres ruines où s'entremêlaient pierres et plâtras désagrégés, poutres moussues, éclats de tuiles brunes et squelettes de fenêtres fracassées ou de portes moisies. Il s'agissait à l'évidence d'un hameau en ruine où la nature reprenait ses droits. Il s'avéra bien plus vaste que je l'avais imaginé à première vue.

Comme un passage fait de quelques échelons de bois fixés à un solide poteau vertical permettait d'enjamber la clôture à cet endroit, je décidai de franchir cette frontière. Je n'avais vraiment aucune raison de le faire mais je sais aujourd'hui quel étrange pouvoir me conduisit à pénétrer dans ce lieu funeste.

J'errai un court instant parmi des monceaux de gravats, trébuchant et glissant sur ce sol incertain, je découvris bientôt un passage moins accidenté, une ancienne venelle sans doute, surface pierreuse constellée de



touffes de genêts et d'arbustes chétifs qui mendiaient leur survie à ce terrain désolé.

Je n'avais guère parcouru plus de cinquante mètres dans cet univers déchu lorsque, franchissant une brèche, vestige d'un mur dont l'assise oblique tenait debout par miracle, j'aperçus au sol une grande croix rouillée, puis une autre presque entièrement enfouie dans des pierailles. J'étais entré dans un cimetière oublié, je foulais des sépultures abandonnées.

– Radégonde, murmurai-je, sans savoir pourquoi ce prénom tombé en désuétude m'était venu à l'esprit.

J'eus le réflexe inexplicable de saisir un de ces crucifix, de le dresser et d'entreprendre de le caler en position verticale entre les deux parties d'une stèle de pierre grise parcourue d'une large fente. Là encore, mes mains, j'en suis sûr étaient guidées par une volonté extérieure.

Me croirez-vous si j'affirme que le sol trembla à cet instant précis, si j'avoue avoir ressenti une sorte de vertige qui m'obligea à mettre un genou à terre, si je prétends avoir entendu des vagissements sourds, des miaulements étouffés, des râles caverneux. Je me mis instinctivement à réciter un « Notre Père ». J'en connaissais à tout le moins le début et je n'eus pas l'occasion d'en prononcer la fin car je m'enfuis en courant lorsqu'une voix sépulcrale, étonnamment grave, bien plus puissante que les autres lança de véritables aboiements, des invectives bestiales et furieuses qui me glacèrent de frayeur.

Dans ma retraite précipitée, j'eus l'impression d'être poursuivi par une meute malveillante, turbulente et criarde, qui se calma cependant dès que je franchis la clôture. Jetant un regard en arrière, je vis alors que la croix que j'avais dressée était retombée au sol. J'avais hâte de partir. Je m'enfuis vers la Closerie à grandes enjambées, tremblant, terrifié et pourtant quelque peu incrédule.

Peu à peu, une impression nouvelle, différente, plus subtile que la peur mais étrangement dérangeante me pénétra : je sentis que j'étais suivi. J'hésitai à me retourner mais une force grandissante m'ordonnait de le faire. C'est un poignant appel venu de l'arrière, une lamentation attendrissante qui m'obligea à tourner la tête d'un coup. Non loin de moi à l'orée du bois, à moitié cachée par les brandes, estompée par le brouillard obscur, une silhouette irréaliste avançait par saccades. Je n'en discernai pas les détails. Toutefois, il était difficile de ne pas observer la broussaille rousse qui couvrait sa tête.

Qu'auriez-vous fait à ma place ? Vous vous seriez enfui comme moi, n'est-ce pas ? Et si vous aviez connu mon histoire passée, vous auriez foncé devant vous sans répondre aux appels déchirants qu'émettait maintenant ce fantôme qui bramait en me voyant filer. Plus je m'éloignais, plus ses hurlements se faisaient suppliants et désespérés.

– C'est la voix de Juliette, me dis-je tout à coup.